La mosaïque de Tourmont (Jura)

Henri Stern

► To cite this version:

Henri Stern. La mosaïque de Tourmont (Jura). Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1961, 19 (2), pp.248-254. 10.3406/galia.1961.2328 . hal-01926099

HAL Id: hal-01926099

<https://hal.science/hal-01926099>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

les autres fibules indiquent une date voisine du début de l'Empire (1^{er}-II^e siècles de notre ère) pour ce cimetière, qui livra auparavant des objets plus anciens de l'époque de La Tène, notamment des armilles filiformes et des fibules du type en tenailles, ainsi que des pendeloques-crotales (fig. 5). Cependant, pour ne pas se méprendre sur la question chronologique, il convient de rappeler qu'un certain conserva-

tisme culturel se manifeste à toutes les époques dans ces régions alpestres.

À côté des fibules, les objets comprennent des couteaux en fer, des clous en fer, diverses chaînettes en bronze, quelques appliques en tôle de bronze, et des perles en pâte de verre bleu, du type courant dans toutes les régions.

J.-CL. COURTOIS.

LA MOSAÏQUE DE TOURMONT (JURA)

On a découvert, il y a environ 250 ans, en 1711 ou 1717¹, près d'un village du Jura, Tourmont (arrondissement de Poligny, au Nord de Lons-le-Saunier), au lieu-dit *Les Chambrelles* ou *Eslavage*, à 150 mètres environ au Nord-Ouest du village, sur le bord de la route de Dole, une mosaïque romaine qui attira l'attention générale². Le sort fait à cette découverte a été un peu plus favorable que dans bien d'autres cas du même genre. Ce pavement, enfoui une première fois par l'inventeur, le fermier Fleur de Tourmont, pour le protéger contre les détériorations par des visiteurs indiscrets, fut dégagé à nouveau à l'occasion d'une visite de l'historien Dunod de Charnage, de Besançon, qui vint le voir en octobre 1740³. Resté probablement à ciel ouvert jusqu'en septembre 1754, il fut alors l'objet d'une autre visite de personnages d'une certaine importance, de l'historien de Poligny, Fr.-F. Chevalier, et du Marquis de Montrichard⁴. Grâce à ces deux visites,

nous en possédons deux descriptions assez détaillées, et, qui plus est, une gravure que Caylus a publiée au tome IV de son *Recueil d'antiquités*⁵, d'après un dessin transmis par le marquis de Montrichard (fig. 1). Par la suite et toujours dans le même but de protection contre l'endommagement par les visiteurs, la mosaïque fut enfouie de nouveau. A en croire D. Monnier⁶ on l'aurait dégagée encore une fois en 1815, peut-être dans l'intention de l'enlever et de la placer dans le musée fondé alors à Lons-le-Saunier. Mais on en resta aux projets. Ce document remarquable de l'art romain en Gaule ne sortit pas de terre et y est encore de nos jours. A la fin du siècle passé un homonyme de D. Monnier, Pierre Monnier, fit campagne pour une fouille méthodique, sans résultat⁷.

Nous ignorons dans quel état se trouve aujourd'hui cette mosaïque, qui, à en croire les témoins oculaires, était parfaitement conservée au moment de sa découverte. Les multiples opérations de dégagement et d'enfouissement, les prélèvements de cubes par les visiteurs, n'ont certes pas manqué de la détériorer, mais il semblerait qu'une partie importante en existe encore. Il serait possible de la mettre au jour.

De prime abord l'étude d'un pavement qui ne nous est connu que par des descriptions et par une gravure du XVIII^e siècle paraît offrir

(1) L'année 1711 est donnée par A. J. BRUAND, dans son rapport de la découverte, paru dans l'*Annuaire de la Préfecture du département du Jura*, 1814, p. 155 et suiv., et dans sa *Dissertation sur une mosaïque découverte près de la ville de Poligny*, Paris, 1816, p. 5, alors que D. MONNIER, *Essai sur l'origine de la Séquanie*, dans *Almanach historique et agronomique de la Préfecture du Jura pour l'année 1819*, p. 191 et suiv., indique 1717.

(2) *Inventaire des mosaïques de la Gaule* (G. LAFAYE et A. BLANCHET), Paris 1909, sous le n° 1581, sans illustration. Portera le n° 346 dans, H. STERN, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, t. I, 3, à paraître.

(3) FR.-J. DUNOD DE CHARNAGE, *Histoire de l'Église... de Besançon*, II, 1750, p. 355 à 359.

(4) FR.-F. CHEVALIER, *Mémoires historiques sur la ville et seigneurie de Poligny...*, Lons-le-Saunier, 1767, p. LXXIX à CIV.

(5) A.-CL.-Ph. de CAYLUS, *Recueil d'antiquités...*, IV, Paris, 1761, pl. CXXIII.

(6) *Loc. cit.*

(7) P. MONNIER, *La mosaïque gallo-romaine de Tourmont près de Poligny (Jura)*, dans *Notes d'art et d'archéologie*, II, 1890-91, p. 40 à 46.

Fig. 1. — Mosaique de Tourmont (CAYLUS, *Recueil d'antiquités*, IV, pl. CXXIII).

un intérêt réduit. Ces témoignages anciens, apparemment consciencieux, permettent cependant d'en expliquer l'iconographie, inconnue jusqu'ici, et de le dater dans des limites chronologiques assez étroites, chose très rare pour les mosaïques gallo-romaines.

Nos renseignements sur le plan de la *villa*, dont cette mosaïque ornait une pièce de 20 pieds (6 m. 50) au carré, sont vagues. On avait dégagé les fondations d'un long portique et d'une vaste pièce d'entrée, tous deux pavés

de plaques de marbre blanc, suivis de six pièces plus petites réparties par groupes de trois de part et d'autre (à l'Est et à l'Ouest) d'un couloir. Les trois pièces de l'Ouest étaient pavées de plaques de marbre de couleurs variées, celles de l'Est, de mosaïques. Le pavement d'une seule de ces dernières était conservé : c'est celui qui nous occupe.

Un coup d'œil sur la planche de Caylus (fig. 1) suffit à montrer que la composition de cette mosaïque est différente de toutes celles que

Fig. 2. — Pompéi. Plafond peint.

l'on connaît dans la province de Belgique. Elle imite le décor d'un plafond. Doro Levi⁸ et, plus récemment, G.-Ch. Picard⁹ ont réuni un groupe de mosaïques de pavement, peu nombreuses, distantes dans l'espace et dans le temps, qui reproduisent les décors des plafonds. La nôtre est particulièrement proche d'un plafond peint de Pompéi qui appartient au

IV^e style¹⁰ (fig. 2). La disposition d'ensemble est à peu près la même : au centre un médaillon circulaire qui, chargé à Pompéi d'un voile tendu, contient une figure. Il est entouré de carrés inscrits les uns dans les autres et reliés par des bandes diagonales. Le milieu de chaque côté de l'un des carrés est chargé d'un médaillon qui renferme une représentation figurée. Les angles extérieurs, d'où partent les dia-

(8) D. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, p. 226 et suiv.

(9) G.-Ch. PICARD, *Les mosaïques d'Acholla*, dans *Études d'archéologie classique*, II, 1960, p. 80 et suiv.

(10) Cf. K. LEHMANN-HARTLEBEN, *The Dome of the Heaven*, dans *The Art Bulletin*, XXVII, 1945, fig. 25.

gonales, sont cantonnés de médaillons circulaires qui renferment des têtes. Nul doute que le pavement ne soit inspiré par une composition de ce genre. La densité du décor à Tourmont, qui ne laisse apparaître que des parties restreintes du fond, interdit cependant de penser pour la mosaïque à une dérivation directe de ces plafonds qui sont plus anciens d'un siècle et demi environ.

a fallu cependant attendre notre époque et une étude de M. G. M. A. Hanfmann sur les représentations antiques des Saisons¹¹ pour comprendre la signification des quatre têtes dans les cadres rectangulaires, pourvues d'ailes verdâtres attachées aux tempes. Ce ne sont pas des dieux du panthéon gréco-romain, ce que pensaient les auteurs du XVIII^e siècle, mais les personnifications des *vents*. Le fait est évident.

Fig. 3. — Bustes des Vents et des Provinces. Mosaïque d'Ostie (BLAKE, I, pl. 49).

Les sujets représentés avaient suscité la plus grande curiosité au moment de la découverte. On s'était laissé aller à des spéculations curieuses et fantaisistes. Dunod pensait y reconnaître des allusions à l'histoire de Virginie : le lion enchaîné au centre serait Appius Claudius, la brebis qu'il dévore, l'innocente Virginie, les centaures, des chevaliers romains. Le commentaire de Chevalier, voyant une représentation symbolique de l'état pacifié de la Séquanie sous le règne heureux d'Antonin le Pieux, n'aura pas, je le crains, plus de chance d'être agréé aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, l'iconographie de cette mosaïque est assez particulière, et, à certains égards, unique.

Seuls les bustes des quatre Saisons dans les angles, placés dans des médaillons et affrontés chacun par deux griffons, ont toujours été reconnus comme tels. Les attributs qu'ils portent, indistincts sur la gravure, mais décrits par Dunod et Chevalier, en font foi. Il

et ne demande pas de démonstration. Depuis le II^e siècle de notre ère (une date plus précise ne peut être donnée, l'iconographie des vents n'ayant pas fait l'objet de l'étude qu'elle mérite), les vents sont habituellement représentés par un groupe de quatre bustes masculins, dont deux barbus et deux imberbes (fig. 3)¹². Les têtes barbes sont celles des vents froids de l'Est et du Nord, *Eurus* et *Boreas*, les deux autres ceux de l'Ouest et du Midi, *Zephyrus* et *Notus*.

Leur association avec les Saisons, sans être fréquente, se trouve sur quelques monuments

¹¹ G. M. A. HANFMANN, *The Season Sarcophagus in Dumbarton Oaks*, Cambridge, Massachusetts, 1951, I, p. 252 et suiv., II, p. 152, n° 169.

¹² Sur les représentations des Vents, *ibid.*, et F. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 106, n. 5, p. 107, n. 2, p. 151 et suiv., et *passim*.

du III^e siècle¹³. Je pense avec M. Hanfmann qu'elle est toute superficielle et dépourvue de signification profonde : les vents doux et chauds accompagnent le Printemps et l'Été, les froids, l'Automne et l'Hiver. La révolution saisonnière, *topos* favori de l'art romain depuis les Antonins, est le sujet principal de cette mosaïque.

Dans ce contexte, la présence du lion au centre est surprenante : il introduit une note inhabituelle dans une iconographie par ailleurs banale. M. Hanfmann, seul parmi les archéologues modernes qui ait donné un avis sur cette image, suggère, pour l'expliquer, quelque rare mythe cosmique oriental sans préciser, en se référant aux études de F. Cumont sur le symbolisme funéraire¹⁴. Cet animal se distingue par deux particularités : il tient une tête de bélier ou de brebis dégouttante de sang dans la gueule et son corps est enserré par « une bande de cuir », renforcée et ornée par des « plaques métalliques en forme de clous » (je cite Dunod de Charnage, qui s'est intéressé à ce détail). Or, ces deux particularités se retrouvent réunies dans certains exemplaires d'un groupe des sarcophages romains, décorés aux angles de lions ou de protomés de lion (fig. 4). Les fauves saisissent de leurs pattes avant une victime, sanglier, onagre, cerf, bouc ou bélier, qu'ils s'apprêtent à dévorer. Leur corps est enserré, comme sur la mosaïque, par une sangle attachée à un garrot qui entoure le cou¹⁵. Le contexte iconographique sur

quelques-uns de ces sarcophages fait aisément comprendre ce détail. Les lions sont accompagnés d'un gardien ou d'un chasseur qui les harcèle ou les incite avec un pieu ou une pique (fig. 4)¹⁶ : ce sont des fauves de l'arène qu'on avait l'habitude de harnacher ainsi¹⁷. La ressemblance avec le lion de la mosaïque est frappante : ici et là, un fauve du cirque achève sa victime.

On a beaucoup discuté sur la signification de ces lions. F. Cumont¹⁸ et Fr. De Ruyt¹⁹, ne les connaissant que par les sarcophages, leur donnaient un sens funéraire : ils symboliseraient la puissance de la mort qui enlève l'homme sans qu'il puisse résister²⁰. Or, on ne saurait admettre cette interprétation pour notre mosaïque qui, de toute évidence, n'est pas funéraire. G. Rodenwaldt, dans une belle étude sur quelques sarcophages de ce groupe, en propose une autre qui me paraît préférable²¹ : le lion serait l'image de la force vitale et prendrait, de ce fait, un caractère apotropaïque, qui est confirmé d'ailleurs par le style même de ces sculptures. Ces fauves majestueux sont comme les gardiens de la tombe, d'où ils repoussent les forces nocives.

Le goût du pathétique et de l'action dramatique, caractéristique de l'art romain de l'époque des Sévères, sans avoir créé ce motif qui remonte à des modèles orientaux du VIII^e et du

(13) G. M. A. HANFMAN, *l. c.*, et I. H. cat. n° 147 : mosaïque de *Palermo*, début du III^e siècle, n° 193 : mosaïque de *Kabr-Hiram*, fin du VI^e siècle, n° 314, autel mithriaque de *Carnuntum*, III^e siècle, n° 366, relief mithriaque de *Heddernheim*, III^e siècle.

(14) *O. L.*, p. 253.

(15) Voici les cinq sarcophages sur lesquels j'ai pu observer la sangle : Rome, Musée Torlonia (DE RUYT, voir *infra*, note 19, fig. 16) ; Rome, jardin du Palais Colonna (DE RUYT, fig. 14 ; Musée du Vatican (cf. W. AMELUNG, *Skulpturen des vatikanischen Museums, Galleria Lapidaria*, I, pl. XXV, n° 111, p. 245 et suiv.) ; Cliveden, Angleterre (cf. C. ROBERT, *Roman Sarcophagi at Cliveden*, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XX, 1900, p. 97 et pl. IX) ; Ostie, Isola sacra (cf. G. CALZA, *La necropoli del porto di Roma nell' Isola sacra*, Rome, 1940, p. 199, n° 8, fig. 102 et 103).

(16) La plupart des lions harnachés sont accompagnés d'un servant ; seuls ceux du sarcophage de l'Isola sacra font exception. Par contre, sur un assez grand nombre de sarcophages, des lions non-harnachés sont suivis de servants.

(17) Voir *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s. v. *venatio*, p. 703.

(18) Voir F. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire*,..., p. 455.

(19) FR. DE RUYT, *Études de symbolisme funéraire*, dans *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, XVII, 1936, p. 169 à 175.

(20) J. QUASTEN, *Die Grabinschrift des Besatius Nikaloras « Libera eos de ore leonis »*, dans *Römische Mitteilungen*, LIII, 1938, p. 50 à 69, a publié une plaque de *loculus* chrétienne, où cette signification du lion est assurée par l'inscription. Mais il y symbolise les forces du mal dans un sens *strictement* chrétien.

(21) G. RODENWALDT, *Römische Löwensarkophage*, dans *Critica d'arte*, I, 1937, p. 225 à 228.

Fig. 4. — Sarcophage de la villa Torlonia, Rome.

Fig. 5. — Sarcophage de la villa Torlonia, Rome.

vii^e siècle avant notre ère, lui a insufflé une vie nouvelle (fig. 5). Qu'on représente parfois des animaux du cirque ne fait peut-être qu'en préciser le sens. Le rôle des compétitions de l'arène dans la vie et dans l'imagerie romaines était immense²² ; l'amphithéâtre était le point de rencontre, le centre des passions et de l'intérêt d'une grande partie des citoyens ; à ses exhibitions s'attachaient des superstitions et des croyances profondément ancrées dans la

vie et dans la pensée contemporaines. La victoire au cirque était considérée comme un présage de chance, comme un gage de bonheur pour celui qui avait misé sur la bête gagnante. Le fauve victorieux de notre mosaïque (comme ceux des sarcophages) représente probablement ce symbole de bon augure que le propriétaire de la maison tenait à montrer en bonne place à ses visiteurs.

Sur la face antérieure de quatre sarcophages de ce groupe, les lions flanquent les quatre Saisons, qui sont rassemblées autour du défunt²³, de même que sur la mosaïque elles entourent le fauve. Les symboles du retour régulier des forces vives de la nature se grou-

²² Une étude récente de J. W. SALOMONSON, *The « Fancy Dress Banquet »* dans *Bulletin van de Vereniging tot Bevordering der Kennis van de antieke Beschaving te S' Gravenhage*, XXXV, 1960, p. 25 à 55, a montré avec une remarquable précision ce rôle des jeux du cirque. L'Auteur étudie, p. 52 (fig. 23 et 24), une terre cuite africaine où le motif du lion terrassant un bovidé figure dans un médaillon. Il est calqué sur le revers d'une monnaie de Tarse en Cilicie, du règne de Gordien III (238-244). Tout en étant l'ancien emblème de la cité asiatique, l'image sur la terre cuite a sans aucun doute été prise pour une scène de *venatio* de bon augure.

²³ Voir HANEMANN, *o. l.*, en particulier au t. II, p. 103, n. 148. Ce sont : un sarcophage du Palais des Conservateurs (HANEMANN, cat. n° 372, II, p. 169) ; un autre d'Arricia, jardin de la villa Chigi (*ibid.*, n° A-4, II, p. 186) ; un troisième à la villa Carpegna, Rome (*ibid.*, n° A-3, II, p. 186) ; un quatrième, d'Agrigente, (*ibid.*, n° 474 b, II, p. 177).

pent avec ces animaux, qui attirent la chance et protègent contre les forces du mal.

L'étude de ce pavement nous apporte ainsi des précisions chronologiques. Ses éléments iconographiques se trouvent réunis sur des monuments d'Italie de la première moitié du III^e siècle. G. Rodenwaldt pense que les premiers d'entre les sarcophages aux lions étaient plus anciens que les exemplaires conservés, échelonnés entre 240 et 270, et qu'ils remontaient jusqu'en 220. C'est à peu près l'époque à laquelle nous voudrions attribuer la mosaïque. Elle est une œuvre caractéristique de ces années.

Un autre fait encore se dégage de nos obser-

vations : tous nos rapprochements ont été faits avec des œuvres italiennes. La mosaïque jurassienne est très probablement la création d'un maître venu directement de la péninsule. Ainsi s'expliquent une composition et un programme iconographique exceptionnels dans la région. C'est l'un des traits de l'histoire de la mosaïque gallo-romaine, que, dans une masse de produits banals, quelques-uns se signalent par des qualités peu habituelles. La venue d'artistes italiens a dû donner de temps à autre une impulsion nouvelle à la production artisanale du pays.

Henri STERN.

BOÎTE À MIROIR ET À FARD TROUVÉE À CALLAS (VAR).

Lors de fouilles exécutées au mois de septembre 1960, M. l'abbé R. Boyer, secrétaire général du Centre de documentation archéologique du Var, a eu la bonne fortune de découvrir un petit objet fort intéressant par lui-même et par la catégorie, déjà connue et étudiée, à laquelle il appartient¹. Il s'agit d'une boîte à miroir d'un type relativement classique, découverte aux abords d'une importante *villa* gallo-romaine située au lieu-dit « la Trinité », commune de Callas (Var). L'attention des fouilleurs avait été attirée par les restes d'un petit monument qu'ils ont pu dater de la fin du I^{er} siècle ou du début du II^e, petit temple ou mausolée, transformé par la suite en chapelle dès le XI^e siècle. C'est au cours de fouilles effectuées à l'intérieur même de ce monument que la boîte à miroir a été découverte, juste au-dessus d'un foyer en place. Quelques jours plus tard, M. l'abbé Boyer expédiait l'objet au laboratoire du C.R.H.S. pour qu'il soit procédé à son nettoyage et si possible à son ouverture.

La boîte se présentait sous la forme d'un

petit disque de bronze de 6 centimètres environ de diamètre sur 1 d'épaisseur², fort bien tourné, et orné en son centre d'une monnaie de bronze de Néron, sertie dans la face supérieure (fig. 1-3). L'état de conservation était des plus satisfaisants, et les oxydes qui recouvraient le métal n'avaient guère pénétré, si bien que la surface primitive est demeurée à peu près partout intacte. Le joint entre le couvercle et le fond était à peine perceptible, tant la fermeture était soigneusement exécutée. Le technicien du laboratoire, M. Thouvenin, a pu insérer une fine lame dans la fente, et par des pesées progressives a réussi assez facilement et sans dommage à retirer le couvercle. Quelle n'a pas été alors notre surprise en voyant apparaître, à l'envers du couvercle, un miroir admirablement conservé, à peine terni par une très légère oxydation superficielle et par des poussières, ce qui n'empêchait pas de se voir dans ce petit miroir que nul regard n'avait effleuré depuis 19 siècles. Le fond de la boîte contenait un mince dépôt solide qui se détachait partiellement.

(1) M. l'abbé Boyer et son collègue M. P.-A. Février devant poursuivre cette année leurs fouilles, ont remis à une date ultérieure la publication de l'ensemble de leurs recherches ; qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude pour l'aimable autorisation qu'ils m'ont donnée, en me permettant de faire la présente publication.

(2) Les mesures sont les suivantes : diamètre maximum du couvercle, 59 mm. 5, hauteur du couvercle 5 millimètres, diamètre maximum du fond 59 millimètres, hauteur du fond 6 millimètres, hauteur de la boîte fermée 9 mm. 8. Poids du couvercle 41 gr. 73, poids du fond 39 gr. 73.